

TERESA COLOM

MADemoiselle  
KEATON

et autres créatures

nouvelles traduites du catalan par Claude Bleton



Chambon





Illustration de couverture : © Ana Godis

Ouvrage traduit avec le concours de l'Institut Ramon Llull



Titre original :

*La senyoreta Keaton i altres bèsties*

Éditeur original :

Editorial Empúries / Editorial Planeta, Barcelone

© Teresa Colom, 2015

© ACTES SUD, 2020

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-13243-9

Teresa Colom

Mademoiselle Keaton  
et autres créatures

nouvelles traduites du catalan par Claude Bleton

**Chambon**



*à Jordi Vila*





## Mademoiselle Clock

Le matin où Mme Clock aborda l'irréversibilité de la vieillesse, elle sut qu'elle était enceinte.

C'était au petit-déjeuner. Huit heures et demie. Le soleil entrait par les grandes baies de l'imposante salle à manger donnant sur le jardin. M. Clock lisait le journal, la rubrique des marchés financiers. Mme Clock remuait son thé sans enthousiasme. À la surface, sous la vapeur veloutée qu'il dégageait, flottait un grumeau. Rien qu'on puisse attribuer à l'eau chaude ou au thé lui-même. En le découvrant vint à l'esprit de Mme Clock la bouche pâteuse de M. Grum, le majordome. Ce n'était pas M. Grum qui avait servi le thé mais elle, toutefois l'argument se présenta moins vite que le haut-le-cœur qui la poussa vers la cuvette des WC la plus proche. Agenouillée sur le sol en marbre, Mme Clock vomit les restes du dîner de la veille, mêlés à quelques-unes de ces substances dont nous sommes remplis. Nausées du matin. Ce n'était pas la première fois. Elle en avait eu dix ans auparavant, avant sa première et unique fausse couche.

Ce fut alors, en se relevant pour affronter le miroir et constater les ravages occasionnés par cette indisposition, qu'elle remarqua sur son propre visage, comme calquée sur celui de sa défunte mère, une ride profonde qui partait de la commissure des lèvres et filait vers les entrailles de la terre. Ce n'était pas une ride d'humeur. Ni une de ces rides qui apparaissent un jour et disparaissent le lendemain si on a bien dormi. À quarante-six ans, elle savait comment masquer l'évidence quand on a passé le cap de l'espérance. Pourtant, cette fois, la ride n'était pas un tendre drageon, mais un chêne.

Le médecin ne tarda pas à le confirmer. Mme Clock était enceinte. De quelques semaines. M. et Mme Clock ne savaient plus où donner de la tête. Au troisième mois, il fallut écrire des lettres, envoyer des cartes de visite, des télégrammes. La parentèle et les amis devaient apprendre la nouvelle à la source.

Pendant les mois de gestation, ils ne s'épargnèrent ni attentions ni prudence. Il aurait été difficile de mieux s'occuper d'une femme enceinte. Du repos. Beaucoup de repos. Le ventre de la mère n'est pas un endroit quelconque, le ventre de la mère, c'est la mère, et quand la future mère est tranquille, l'enfant naît tranquille, il ne prend pas peur au moindre grincement et, des années plus tard, devenu grand, dans les situations qui comportent plusieurs dénouements possibles, celle qui laisse pressentir les conséquences les plus terribles ne lui semble jamais la plus probable. De la même façon, si la future mère est triste, l'enfant naît triste. Tandis que les autres enfants jouent

en toute insouciance, lui regarde le ciel, et, des années plus tard, à l'âge adulte, il se retrouve dans le cabinet d'un psychanalyste, lequel avance à l'aveuglette pour essayer de dénicher dans l'enfance de son patient des liens avec une tristesse enracinée en lui depuis belle lurette. Mme Clock, entre deux repos, se regardait dans un miroir. Elle n'arrêtait pas de se regarder. Elle interrompait ses repos pour observer son reflet. À tout moment, elle interrogeait l'élégant miroir de Murano du vestibule, le grand miroir de la salle de bal, le miroir en pied du premier étage, le miroir à trois pans de la coiffeuse, les cuillers et la soupière en argent. Mme Clock, qui avait été la douce et jeune Mlle Stam, la petite dernière des Stam, se plantait devant sa mère, la défunte Mme Stam, dans le salon des portraits. Elle commençait par la ride à la commissure des lèvres qu'elle avait prise pour une ride de naissance quand elle était petite, remontait vers le front, balayait le visage comme si elle se voyait dans un miroir du futur, revenait sur les yeux et, empruntant l'onde la plus proche, glissait sur les cheveux sans arriver jusqu'aux mains, que l'artiste n'avait pas peintes. Elle posait les siennes sur son ventre avec ravissement, sentait l'enfant grandir. Mais nous n'avons qu'un seul corps, un seul esprit, le ravissement et l'inquiétude finissent toujours dans un même mélange... Les jours passèrent, et les semaines, et les mois.

Huit mois et deux semaines après les premières nausées, après sept heures de contractions et plus de trois heures pour l'accouchement, Mme Clock mit au monde une fille.

La chambre de l'enfant fut installée au premier étage. Ni trop loin ni trop près des parents. À côté de l'escalier. Ni trop près ni trop loin des domestiques. Pour les murs, le couple choisit un papier peint d'un rose aussi délicat que les premiers mois de la vie. Un artiste renommé de la ville l'éclaboussa de petits oiseaux blancs. Un berceau, une armoire, une commode, un fauteuil et une fenêtre par laquelle on voyait le lever du soleil.

Quelle était la couleur de ses yeux ? Les parents, la famille, les amis, posent toujours la même question. À qui ressemble-t-il ? Quelle est la couleur de ses yeux ? Chacun veut que l'enfant lui ressemble. La mère ne dit rien, mais elle préfère que la petite lui ressemble. Le père ne dit rien, mais il préfère que la petite lui ressemble, à lui ou à sa propre mère. Certes, il y a des exceptions, par exemple Mme Fermet, l'épouse du fabricant de conserves : à l'heure d'accoucher, au retour d'une lune de miel inoubliable dans les lointaines terres de l'Orient, peu lui importait à qui pourrait ressembler l'enfant, pourvu qu'il n'ait pas les yeux en amande.

Quelle était la couleur des yeux de Mlle Clock ? C'était un matin d'avril. L'enfant avait à peine trois jours d'existence. Le ciel était couvert. On annonçait de la pluie pour la fin de journée. Mme Clock s'assit devant le berceau et approcha le doigt de la petite pour qu'elle l'attrape. Celle-ci ouvrait de grands yeux éveillés, mais il était impossible de distinguer leur couleur. Les premiers jours, les enfants ne voient pas le monde. Tout ce qu'ils savent à la naissance, tout

ce qu'ils appelleront plus tard foi ou intuition, déstabilisés par leur origine, confortés par une étrange et invérifiable certitude, leur est révélé et retiré au bon moment. Derrière les yeux voilés d'un nouveau-né se trouvent les vérités qui, ébranlées par la violence de la naissance, ne pourront jamais être confrontées à un regard d'adulte. Alors que nous essayons tous d'attirer l'attention de la vie nouvelle par des onomatopées et des grimaces, les vérités se déposent peu à peu au fond d'elle.

Quelle était la couleur des yeux de Mlle Clock ? Assise à côté du berceau, Mme Clock était agitée par la conscience de l'attente. Le temps. L'inquiétude qui l'avait rongée pendant toute la grossesse. Quand la petite serait présentée à la bonne société, quel âge aurait sa mère ? Quand la petite se marierait, quel âge aurait sa mère ? La femme qui avait été la jeune et douce demoiselle Stam serait une vieille. Une de ces vieilles assises sur leur chaise dans un coin, les soirs de fête. Une de ces vieilles entourées de leurs proches, lesquels contemplant avec un demi-sourire leurs bijoux, comme s'ils étaient suspendus à un squelette qu'il serait bientôt facile de dépouiller. Et sans en avoir conscience, à cet instant précis, Mme Clock déclencha la machinerie qu'elle avait mise en place pendant sa grossesse.

Le ciel s'assombrissait et les yeux de la petite s'éclaircissaient. La mère les contemplait, émerveillée. Ils étaient bleus. Mme Clock dévala les escaliers pour annoncer la nouvelle à tout le monde. Les yeux de la petite étaient bleus, comme ceux de M. Stam,

son propre père. Elle fit immédiatement appeler M. Clock. La plus jeune des servantes suivait du regard sa course dans l'escalier. D'un geste du bras, M. Grum lui ordonna de se concentrer sur son chiffon qui astiquait la rampe. Mme Clock courait vers la bibliothèque, sourire aux lèvres. Le majordome la suivait d'un pas léger. Les yeux de la petite étaient bleus ! Pendant ce temps, au premier étage, en cette journée d'orage printanier, dans le silence de sa chambre, la petite, qui n'avait que trois jours d'existence, se tournait vers la fenêtre et regardait le monde.

C'était une enfant adorable dont sa mère était on ne peut plus fière. Elle prononça son premier mot au bout de deux semaines, et ses premières phrases au bout de trois. Ce n'est pas courant, mais ce genre de choses peut arriver. Comme le fils des Blou qui, à deux ans, jouait de la trompette avec le souffle des poumons d'un homme de quatre-vingt-dix kilos. Ou comme la fille des Buvot qui, au troisième jour, ne tenait déjà plus dans son berceau. Encore bébé – elle avait quelques semaines –, profitant d'un moment d'inattention, elle s'était précipitée dans l'eau. On l'avait donnée pour morte jusqu'au jour où, un an plus tard, on avait appris qu'un bateau de pêche japonais l'avait aperçue en pleine mer au milieu d'un groupe de baleines.

Au cœur de l'été, le jardin de la propriété des Clock débordait de vie. Une infinité d'insectes sautillaient en tous sens. De tige en tige. De fleur en fleur.

Mlle Clock courait après ces êtres étranges. Un jour, assise dans l'herbe, elle approcha la main d'une petite sauterelle qui s'élançait. L'insecte, désarçonné par cette surface nouvelle, atterrit dans sa paume. Drôle de bestiole ! Verte. Aussi verte que l'herbe. Elle avait bien une tête, un corps, des extrémités et des yeux, mais elle ne ressemblait pas aux invités qui, au même moment, prenaient le thé dans le jardin. Ses pattes la chatouillaient. Mlle Clock sentait sa légèreté et sa fragilité. L'insecte sauta de nouveau. Vivant. Pour rejoindre son monde. Un oiseau s'envola d'une branche proche et atterrit sur le sol. Mlle Clock l'examina. Les oiseaux chantent. Dans sa chambre, elle les entendait chanter tous les matins. L'oiseau, dans l'herbe, observait la petite. Il s'avavançait vers elle par petits bonds prudents. Il ressemblait aux oiseaux du papier peint de sa chambre. Avec une grande précision, l'oiseau tendit le cou, attrapa du bout du bec la sauterelle qui venait à peine de se poser, lui écrasa le thorax et, alors que l'insecte agitait encore une patte, l'avalait. L'oiseau ne regarda pas la petite. À quelques mètres de là, près de la table du jardin, la petite des Simons, âgée de cinq ans, pleurnichait, accrochée aux genoux de son père. Sa mère l'avait grondée parce qu'elle avait frotté sa main barbouillée de gâteau sur sa jupe. Mlle Clock n'entendait pas les pleurs de la fillette. Elle suivait le vol de l'oiseau, qui retournait sur sa branche et finissait d'avalier. Elle sentait les liens qui unissent les yeux au corps, et le lait du repas lui remonta à la bouche. Peu après, la petite des Simons se calma et se remit à tripoter la

terre sous les rosiers. Quelque chose la surprit, elle recula mais ne dit rien.

– Viens voir ! cria-t-elle à Mlle Clock.

Mlle Clock, qui avait encore un goût aigre dans la bouche, s'approcha.

– Passe la main ici ! dit la petite avec un doux sourire.

Mlle Clock passa la main sur la tige du rosier et se piqua. La fille des Simons éclata de rire.

– Moi aussi, je me suis piquée, déclara-t-elle.

Au crépuscule, les invités s'en allèrent. Ce soir-là, pour la première fois, Mlle Clock, entourée de petits oiseaux, ne s'endormit pas tout de suite. Le soleil était couché. On voyait les premières étoiles. La chambre était silencieuse. Il y avait quelque chose de plus ténébreux que l'obscurité. Pourquoi la fille des Simons lui avait-elle demandé de passer la main sur le rosier si elle s'y était déjà piquée ? Ce fut la première question que Mlle Clock se posa sur l'humanité.

Ce matin-là, Mme Clock s'activait. Il y avait six mois que la petite était née et on avait déjà remplacé le berceau par un lit. Elle avait beau être menue, son corps poussait en même temps que son intelligence, et la protéger derrière des barreaux n'avait plus de sens. Si on n'était pas au courant de la situation, on pouvait facilement lui donner huit ou neuf ans. Quant à Mme Clock, il faut reconnaître qu'elle se regardait toujours dans la glace. Mais rien à voir avec l'obsession des mois précédents. La petite l'occupait beaucoup, même si elle était plutôt autonome. Elle



se levait toute seule, descendait les escaliers et allait à la cuisine, où les domestiques lui servaient son petit-déjeuner, la ramenaient dans sa chambre, l'aidaient à s'habiller. Ainsi, quand la mère se réveillait, la petite était propre et pomponnée. Au début, elle jouait dans sa chambre, mais bien vite elle partit à la découverte des recoins de la maison. Les parents avaient envisagé d'engager une institutrice, mais ils pensèrent qu'il valait mieux attendre qu'elle ait un an. Elle pouvait encore s'amuser pendant six mois comme une enfant. La ride était toujours là, sur le visage de Mme Clock, mais quand sa fille lui donnait le baiser de bonne nuit, avant que la servante l'emmène se coucher, elle avait l'impression que les années, au lieu de la miner, l'épanouissaient. C'était sa petite. Elle affichait un sourire comblé. Plus d'un soir, avant de reprendre la conversation avec ses invités, elle eut envie de monter l'escalier, de la coucher elle-même et de lui demander comment s'était passée sa journée. Mais la petite savait déjà qui était sa mère et, de toute façon, elle ne devait pas avoir grand-chose à raconter à la fin de sa journée. Il était préférable de ne pas négliger les invités. Elle aurait bien le temps de lui parler. Un enfant redonnait un sens à la vie. Selon M. Mulay, qui était transporteur, on rejetait en partie sur les enfants la responsabilité de trouver un sens à la vie, et on se sentait rajeuni, allégé, de s'être débarrassé d'une part de cette charge. Il parlait toujours en termes de chargement et de déchargement. De son côté, le comte de Beauvin, grand observateur de la nature, voyait dans la maternité, pour la mère, la même magie que celle qu'on

pouvait attribuer à une chèvre qui a un chevreau. Il accordait beaucoup d'importance à ce qu'éprouvait cette chèvre. À la différence des animaux, nous n'avons pas constamment à craindre qu'on nous torde le cou. Le nôtre ou celui de notre progéniture. La complexité d'être mère pour une chèvre, compte tenu de ce que cela suppose pour une chèvre d'être une chèvre, était comparable à la complexité d'être mère pour une femme, compte tenu de ce que cela suppose pour une femme d'être une femme. Ou pour un humain d'être un humain. Le loup dominant ne s'accouple qu'avec la femelle dominante de la horde. Le besoin de se sentir mère est si fort chez les autres femelles qu'il est courant pour les non-dominantes d'avoir des grossesses nerveuses. Quoi qu'il en soit, Mme Clock connaissait beaucoup de femmes qui n'avaient pas été mères et qui ne semblaient pas être plus malheureuses pour autant. Par exemple, les Collin, ou les Lonely, ou la tante Marguerite. Mais le cas de la tante Marguerite n'était pas si clair.

Le jardin de la tante Marguerite était un des plus exotiques de la province. Un certain mois de mars, la tante avait engagé un étranger qui cherchait du travail. Il l'aiderait au jardin. Personne ne savait d'où il venait, personne n'avait pu identifier son accent, mais il était si velu que tout le monde avait pensé qu'il était originaire des terres froides. Il travailla une année et repartit aussi discrètement qu'il était venu. Plusieurs mois après son départ, une créature apparut chez la tante Marguerite. Autant ceux qui l'avaient vue que